Leçon : La Marche sur Ottawa

2e activité de la leçon : **Un marcheur se souvient**

Membre du Parti communiste du Canada, Ronald Liversedge a pris part à la Marche sur Ottawa.

Nous sommes montés sur le toit de wagons de marchandise du CP et nous nous sommes serrés les uns contre les autres pour nous préparer au long voyage glacial qui nous attendait. Nous roulions lentement vers l’est, sous les cris d’encouragement de la population de Vancouver. À chaque passage à niveau, il y avait des gens pour nous souhaiter bonne chance, jusqu’à la rue Victoria où le train a pris de la vitesse, et bientôt nous avons dit adieu à Vancouver et c’est là que la marche a commencé. Après une nuit à Kamloops, les marcheurs sont repartis vers l’est. Leur prochaine étape était Golden, car la distance jusqu’à Calgary était trop longue pour être parcourue d’une seule traite.

Je me demandais à quoi ressemblait Golden, au cœur des Rocheuses. D’après ce dont je me souvenais pour y être passé parfois en voyageant en train de marchandises, il n’y avait rien à Golden, à part une gare, un hôtel et quelques cabanes. Slim Evans, le dirigeant de la marche, était très optimiste. Il nous a dit que c’est une grande région agricole avec beaucoup de fermes prospères. De plus, il y avait une petite dame aux cheveux blancs qui vivait dans l’une de ces fermes. Elle était communiste et Evans Slim la connaissait personnellement. Il lui avait envoyé un télégramme de Kamloops lui indiquant l’heure de notre arrivée à Golden et lui demandant de s’apprêter à accueillir mille personnes et de leur préparer à manger.

Nous sommes arrivés à Golden peu après midi. Nous avons vite débouché dans une sorte de parc, où le terrain recouvert d’herbe grasse était parsemé de grands arbres d’ombrage. Sous une demi-douzaine de ces arbres immenses, il y avait des feux de cuisson et au-dessus de ces feux se trouvaient suspendues toutes sortes de marmites de fortune, remplies à ras bord d’un épais ragoût de bœuf qui bouillonnait et mijotait en dégageant une odeur divine. Au-dessus de l’un de ces feux (et c’est la pure vérité) se trouvait suspendue une grande baignoire, remplie elle aussi à ras bord de ragoût de bœuf. Sur de longues tables à tréteaux, il y avait des milliers de tranches de pain croustillant et doré. Autour de chaque feu se trouvaient deux ou trois femmes calmes et souriantes qui salaient, poivraient et goûtaient.

C’était incroyable, ça réchauffait le cœur, c’était beau. Le lendemain, nous avons quitté Golden à contrecœur, mais il nous fallait continuer. Il y a eu un moment pénible au cours de cette partie de notre voyage : le tunnel Connaught. Ce tunnel, qui serpente au cœur d’une montagne, mesure environ 11 kilomètres. Le trajet a été cauchemardesque. Je pense que les deux locomotives qui tiraient le train étaient alimentées au charbon. Le tunnel était rempli d’une fumée chaude, sale, brune et granuleuse. La puanteur âcre et sulfureuse était accablante et nous donnait la sensation d’étouffer. Nous étions allongés sur le toit des wagons, la bouche et le nez recouverts de mouchoirs ou de chiffons. La traversée du tunnel a pris 30 minutes et c’est avec une sensation de soulagement que nous avons finalement émergé à l’air pur.

Passé Calgary, nous roulions bientôt à travers la prairie vide, là où les coyotes hurlent et où les shérifs étaient occupés à remettre des avis de saisie à des fermiers pauvres. Rien qu’en Saskatchewan, pendant la Grande Dépression, 5 000 fermes ont été saisies pour dettes par les sociétés hypothécaires, les banques et les entreprises de machinerie agricole. Du toit des wagons, nous pouvions bien voir que très peu de champs étaient cultivés. À quoi cela aurait-il servi de faire pousser du blé quand tous les silos étaient pleins à craquer? Peu importait que des millions de gens meurent de faim dans le monde, de même que des dizaines de milliers dans notre propre pays. Du moment que les gens n’avaient pas d’argent pour payer, les biens et la nourriture resteraient enfermés et gardés par des hommes armés.

Notre entrée dans Regina a été une sorte de triomphe. Jusque-là, nous avions connu le succès, nous avions constitué notre troupe et nous étions une fière petite armée. Tandis que nous défilions dans les rues de la ville, des hordes de gens s’alignaient sur les trottoirs pour nous accueillir avec enthousiasme. Lors de l’accueil officiel, il y avait des représentants de toutes les organisations de travailleurs, des communistes, des chômeurs du CCF, des syndicats, et il y avait aussi une grande chorale de l’Association ukrainienne du temple des travailleurs agricoles.

Des centaines de chômeurs se sont joints à la marche tandis qu’elle avançait vers l’est. L’appui du public augmentait. Pour tenter de mettre fin à la marche, le gouvernement fédéral a invité une délégation à Ottawa pour des négociations. Elle a été reçue par le premier ministre R.B. Bennett.

Bennett était assis derrière son bureau, entouré de dignitaires et de gardes. La presse était là et, faisant face à Benett, les huit représentants de la marche. Sans perdre de temps, le visage cramoisi par la haine, le premier ministre s’est lancé dans une diatribe remplie d’injures, de condamnations et de menaces.

Il a ensuite désigné Slim Evans et a rugi : « On vous connaît ici, Evans! Vous êtes un criminel et un voleur! » À ce moment-là, Slim s’est levé calmement et, en regardant le premier ministre dans les yeux, a dit haut et fort : « Et vous, Bennett, vous êtes un menteur, et qui plus est, vous n’êtes pas digne de diriger un grand pays comme le Canada. »

L’offre de négociations, qui était manifestement un piège cynique pour faire venir la délégation à Ottawa, les propos injurieux pleuvant sur la tête des délégués, l’absence

d’intention de négocier – tout cela, même venant de Bennett, a été jugé par le peuple canadien comme honteux et inexcusable.

Les représentants de la marche sont revenus à Regina le 1er juillet et il a été décidé d’annuler celle-ci. Mais lors d’un rassemblement en plein air pour annoncer cette décision, les gendarmes fédéraux ont lancé une attaque. Des dizaines de personnes ont été blessées, une centaine d’autres arrêtée, et le centre-ville de Regina a subi de nombreux dégâts.

Quel prix à payer pour la défaite d’un gouvernement et l’extinction d’un parti politique! Même si R.B. Bennett était trop orgueilleux pour l’admettre, en cette fête du Dominion de 1935, il avait signé l’arrêt de mort de son gouvernement et de son parti pour les deux décennies et quart à venir.

Adapté de *Heritage of Struggle, Canadian Labour History Workbook,*

publié par leMetro Labour Education Centre.

bctf /ufcw1518